

Du diable en politique. Réflexions sur l'antilepénisme ordinaire de Pierre-André Taguieff

Francis Gingras

Numéro 264, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

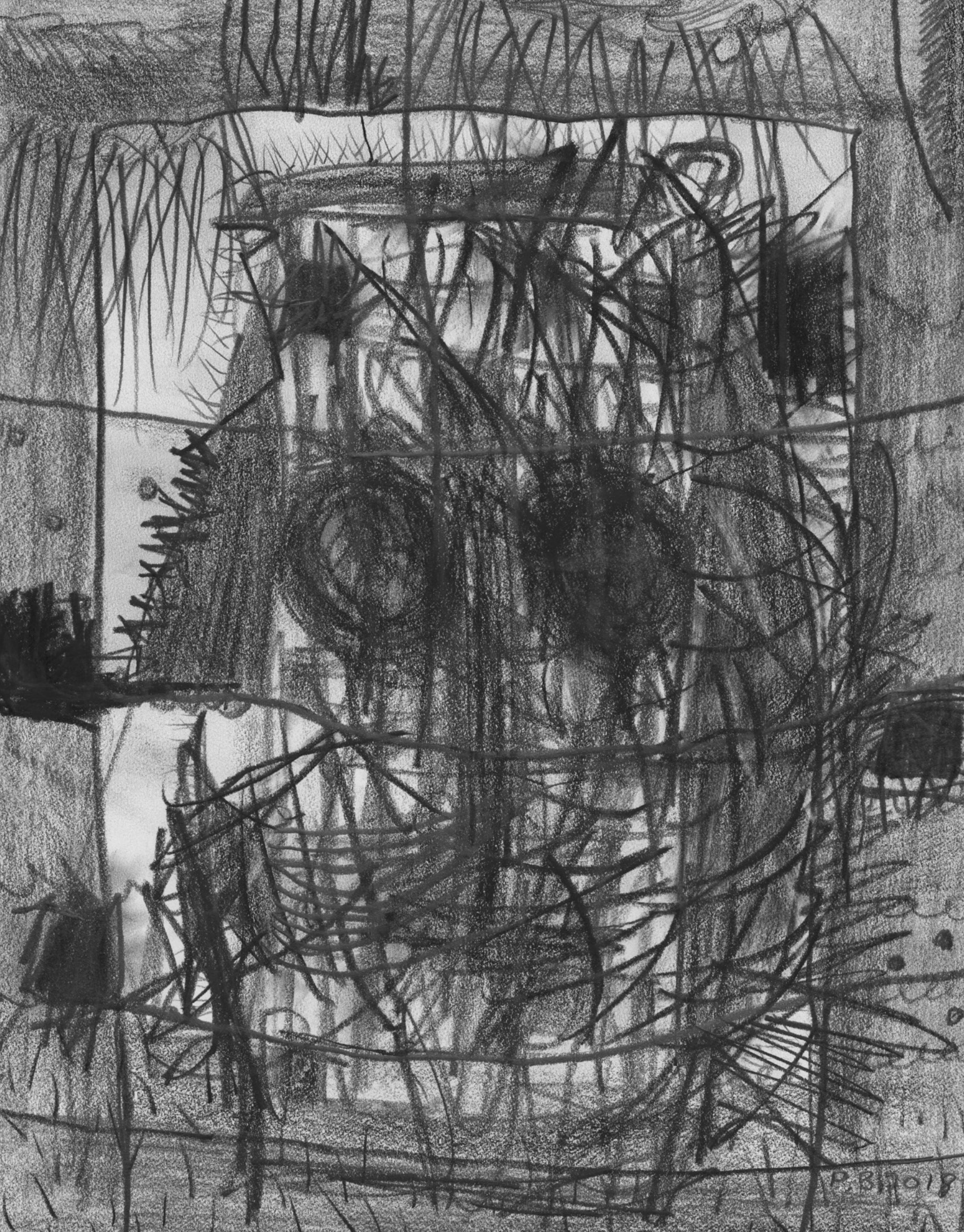
0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gingras, F. (2018). Compte rendu de [*Du diable en politique. Réflexions sur l'antilepénisme ordinaire* de Pierre-André Taguieff]. *Spirale*, (264), 54–57.



P. B. 19018

LE DIABLE DANS LES DÉTAILS DE L'HISTOIRE

Par Francis Gingras

DU DIABLE EN POLITIQUE. RÉFLEXIONS SUR L'ANTILEPÉNISME ORDINAIRE

de Pierre-André Taguieff

CNRS Éditions, 2014, 390 p.

La diabolisation de l'adversaire est un phénomène historique ancien, et la caractérisation de l'ennemi politique en être démoniaque ou en suppôt de Satan fait partie de l'arsenal de l'injure politique au moins depuis les premiers temps du christianisme. La figure de l'Antéchrist est alimentée dans les cercles chrétiens par les portraits de Néron et de Domitien, avant que la diabolisation de cette incarnation du mal ne serve à noircir Julien l'Apostat. Elle se trouve encore au XVII^e siècle dans les libelles des frondeurs qui s'opposent à Mazarin (citons *La manifestation de l'antechrist en la personne de Mazarin, et de ses adherans*, paru en 1649) comme dans la prose contre-révolutionnaire (voir *La révolution de l'Antechrist, ses signes, ses faits, et sa fin ou Identité de la révolution Française avec celle qui doit avoir lieu au temps de l'Antechrist*, publié en 1796). L'arme utilisée contre le pouvoir en place peut cependant être retournée par le pouvoir lui-même contre des groupes minoritaires, phénomène que les juifs ont subi régulièrement, déjà au siècle de saint Louis comme après la grande peste, bien avant la Shoah.

Ni la construction historique de la figure du diable dans la rhétorique politique ni la rémanence de cette modalité dans le discours n'occupent



Pierre-André Taguieff dans l'ouvrage intitulé *Du diable en politique*, dont le sous-titre *Réflexions sur l'antilepénisme ordinaire* indique la véritable ambition. Le livre de Taguieff se penche avant tout sur l'étude des discours entourant le parti fondé par Jean-Marie Le Pen, particulièrement sur ceux de ses opposants, et non pas sur les politiques prônées par ce parti depuis 1972. Il s'agit surtout pour le politologue de tenter de définir les extrémismes politiques à partir du cas particulier du Front national (FN) en France, d'abord diabolisé par les médias, puis dédiabolisé à la fois à l'intérieur du mouvement, par le changement de garde opéré avec Marine Le Pen, et par l'aile droite du gouvernement, à travers la légitimation d'un certain

nombre des thèses du FN, notamment sous la présidence de Nicolas Sarkozy et de son conseiller Patrick Buisson.

Bêtes immondes

Pierre-André Taguieff accorde tout de même quelques pages à la récurrence des images, notamment celles de la « bête immonde » et des « vieux démons ». Il fait remonter la première expression à Bertolt Brecht et à sa pièce de 1941, *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*, sans toutefois

préciser que l'expression ne se trouve pas dans le texte allemand, où il n'est question que de « ça » qui a rampé (*dem das kroch*). L'expression apparaît en fait dans la traduction française de 1961, elle-même sans doute tributaire de la traduction anglaise, dans laquelle on peut lire « *the foul beast sprang* » (« la bête immonde surgit »), remplaçant le pronom neutre et la reptation du texte allemand par la bête et l'irruption, et ajoutant par la même occasion un adjectif évoquant le dégoût (*foul*, « immonde »).

Surtout, une rapide recherche dans les archives permet de voir que l'expression française est déjà courante dans le vocabulaire politique au moins depuis le XIX^e siècle, par exemple sous la plume d'un ouvrier dénonçant « *les bêtes immondes d'une aristocratie et d'une bourgeoisie tombées en pourriture* » (dans *L'Assemblée nationale*, le 25 octobre 1848). On la trouve encore chez Auguste Romieu, qui contribue à préparer le coup de force de Louis-Napoléon, pour qualifier la foule, « *bête immonde et stupide* » (*Le spectre rouge de 1852*, 1851), alors que quelques années plus tard, la Prusse prend la place de celle-ci (« *L'ours du nord est venu comme une bête immonde* », peut-on lire dans *Le Constitutionnel*, le 19 octobre 1871) avant qu'elle ne soit dévolue à l'empire de Guillaume II (les exemples sont nombreux depuis *L'Action française*, du 23 août 1914 jusqu'en 1918, aussi bien dans *L'Humanité* et *Le Temps* que dans *Le Gaulois* ou *L'Écho d'Alger*). Dans ce contexte, l'équation que Pierre-André Taguieff pose entre « bête immonde » et « nazisme » perd de son efficacité, bien qu'elle tende certainement à s'établir avec une certaine force après 1945.

Vieux démons

La chose est sensiblement la même pour les « vieux démons ». Peut-être aurait-il fallu rappeler qu'avant les « *vieux démons de la droite* », on a tout de même eu « *le vieux démon de la guerre* » (dès 1864) ou encore, sous la plume de Maurras en 1919, « *les vieux démons de la Germanie* » (dans *L'Action française* du 17 mars 1919), expression reprise à l'identique en juillet 1922 dans un discours du président Poincaré, et encore en 1937, toujours chez l'écrivain et théoricien du nationalisme intégral qu'était Maurras, alors qu'il dénonçait le piège guerrier de ceux qui, souhaitant combattre le fascisme par les armes, cédaient selon lui au « *vieux démon révolutionnaire* » (*L'Action française*, 14 décembre 1937). Dans la même veine, on peut encore trouver chez Brasillach la dénonciation « *des vieux démons allemands* » (*Je suis partout*, 1^{er} juillet 1938), et, de nouveau chez Maurras, le « *vieux démon gibelin* » de l'Italie (*L'Action française*, 5 février 1939). La discréditation de l'adversaire par la bestialisation ou la démonisation n'est donc pas l'apanage d'une rhétorique antilepéniste inefficace et paresseuse. À certains égards, et assez manifestement dans le

discours journalistique français, il s'agirait même d'un cas d'arme retournée contre ceux qui l'avaient d'abord utilisée (ce qui, pour Brasillach, se teinte d'une certaine ironie, on en conviendra).

Si l'on peut reconnaître avec Taguieff une prépondérance de l'association entre ces syntagmes et l'extrême-droite, on ne saurait pour autant parler d'un discours univoque, même après 1945. On trouvait ainsi, encore assez récemment, dans le magazine économique *Challenges* (17 février 2015), « *les vieux démons de la gauche* », associés au débat sur la loi Macron ou, plus près de nous, pour parler de la corruption au Parti libéral du Québec, l'évocation d'autres « *vieux démons* » dont le parti peinerait à se détacher (*Le Devoir*, 14 novembre 2016). Que les torts soient partagés et qu'une topique rabâchée tienne lieu d'argument à gauche comme à droite, en France comme au Québec, n'intéresse pas Pierre-André Taguieff, qui a manifestement rédigé ce livre à l'attention de ceux qu'il appelle les « *croisés de l'antifascisme* ». Pour lui, la diabolisation de l'adversaire menée par les antilepénistes serait fondamentalement contre-productive puisque le caractère diabolique prêté à cet adversaire nous préserverait de devoir (et même de pouvoir) en connaître la vraie nature.

Banalité du mal

En effet, la nuance n'est pas possible si l'opposant est assimilé à l'ennemi du genre humain. Or, si l'on en croit Taguieff, « *les "antifascistes" n'ont pas d'adversaires, ils n'ont que des ennemis* ». Dès lors, le dialogue n'est ni souhaitable ni même concevable, et les analogies fallacieuses et les lieux communs se substituent à l'analyse. Qui plus est, en dépeignant l'adversaire en démon, le discours prête à l'ennemi ainsi essentialisé des pouvoirs occultes qui sont la marque du diable. Dans cet esprit, l'ennemi absolu porte forcément des « *masques* », il est associé à des puissances cachées censées conspirer contre l'humanité. Ce réseau sémantique alimente assez naturellement une pensée conspirationniste qui connaît aujourd'hui un nouvel essor à travers les réseaux sociaux, vecteurs privilégiés des *fake news*. Le risque est réel dans ce cas, sous couvert d'une morale qui est en réalité moralisme, de prôner l'éradication de l'adversaire afin de « *purifier* » la terre d'une immondice menaçante et sournoise. En créant des figures sataniques déshumanisées, la lutte contre le fascisme reproduirait le pire travers auquel celui-ci a conduit, contrevenant alors au principe moral le plus fondamental, formulé sans équivoque dans *L'espèce humaine* (1947) par Robert Antelme à son retour des camps : « *Il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine. C'est parce que nous sommes des hommes comme eux que les S.S. seront en définitive impuissants devant nous.* » On reconnaît également la position développée par Hannah Arendt dans *Les origines du totalitarisme*

(1951), quand, pour expliquer sa conception de la « banalité du mal », elle refuse explicitement de lui accorder un « caractère soi-disant démoniaque ». À la différence du livre d'Hannah Arendt, qui montre également comment les clichés contribuent à diminuer la conscience des actes, celui de Pierre-André Taguieff peine à faire place à ce qu'ont d'universel non seulement la part d'inhumanité en chacun de nous, mais plus encore la réversibilité de l'appareil rhétorique démonologique qui, même après 1945, est loin d'être le propre des antifascistes. Ainsi il n'aurait peut-être pas été inutile de mentionner, au moins en passant, qu'au moment même où se développait en France le discours de diabolisation du FN, se répandait en Amérique le discours reaganien sur l'« empire du Mal » (« *evil empire* »), relayé quelques années plus tard par la dénonciation d'un « axe du Mal » (« *axis of evil* ») par l'administration de George W. Bush (après que la République islamique d'Iran eut popularisé le surnom « Grand Satan » pour désigner les États-Unis, autre signe de la réversibilité de l'invective diabolique dans le discours politique). En réalité, les croisés de tout acabit ont vite recours à la topique diabolique pour freiner les mouvements de pensée.

LA DISCRÉDITATION DE L'ADVERSAIRE PAR LA BESTIALISATION OU LA DÉMONISATION N'EST PAS L'APANAGE D'UNE RHÉTORIQUE ANTILEPÉNISTE INEFFICACE ET PARESSEUSE.

Angle mort

Même en France, où la rhétorique néoconservatrice américaine n'a pas eu le même écho, le discours qui tend à sous-humaniser une partie de la population est loin d'avoir été la prérogative des antifascistes. La diabolisation et la dégradation d'une partie de la jeunesse des banlieues ont même contaminé les discours au plus haut niveau : quand Jean-Pierre Chevènement, alors ministre de l'Intérieur d'un gouvernement de gauche, qualifiait les mineurs multirécidivistes de « *sauvageons* », ou que l'un de ses successeurs de droite, Nicolas Sarkozy, promettait de débarrasser Argenteuil de « *cette bande de racailles* » qui le conspuaient, les invectives déshumanisantes ne s'adressaient pas à des fascistes, prétendus ou avérés. La concentration de l'analyse de Taguieff sur le seul discours antilepéniste (au risque d'ailleurs de la répétition) révèle un angle

mort : l'incapacité à voir qu'un discours s'est développé de manière parfaitement concomitante avec l'essor de la diabolisation du FN pour associer de manière symétrique l'Islam et le diable (cela sans aucune ambiguïté quand *Valeurs actuelles* titre, le 5 mars 2015 : « Pacte avec le diable : ces politiques complices de l'islamisme » avec, en couverture, un visage caché par un niqab ou, de manière plus retorse, quand *L'Obs* applique à l'Islam la rhétorique de l'occulte en titrant, le 26 novembre 2015, dans un jeu de mots douteux : « Le Coran dévoilé »). À la lecture, la démonstration de Pierre-André Taguieff perd de son efficacité en faisant l'impasse sur cet envers de la diabolisation du FN qui en est pourtant, à plusieurs égards, le pendant exact.

Il n'en demeure pas moins que l'ouvrage de Pierre-André Taguieff présente un intérêt certain pour mieux apprécier quelques termes récurrents dans la rhétorique usée du discours contre les fascismes, réels ou imaginaires. Il propose, de manière convaincante, une réévaluation de l'étiquette d'« extrême-droite », laquelle, à partir des distinctions historiques des droites proposées notamment par René Rémond, peut difficilement servir à placer le FN à la droite des droites, notamment au vu de son discours antimondialisation et de sa défense du service public. La question serait moins celle d'une droitisation de la droite que d'une reconfiguration du nationalisme dans des conditions nouvelles. Le discours antifasciste actuel se confondrait ainsi volontiers avec de l'antinationalisme ou, pour reprendre une expression propre à Taguieff, un « *antinationisme* ».

Dédiaboliser la nation

En ce sens, la réflexion mérite certainement d'être poursuivie autour de cette idée qui voudrait que « *diaboliser la nation comme telle, c'est diaboliser par contiguïté la démocratie telle qu'elle s'est redéfinie à l'âge moderne, sur la base de la souveraineté du peuple, de l'indépendance nationale et de la séparation des pouvoirs* ». L'anathème jeté sur ces mots, par ailleurs bien connu du mouvement indépendantiste québécois qui continue périodiquement d'être accusé de réveiller « les vieux démons du nationalisme ethnique », n'est souvent qu'un moyen facile d'éviter de penser la nation comme espace commun, comme entité civique et politique méritant pleinement d'être redéfinie non seulement dans le contexte de la construction européenne, mais plus généralement dans celui de la mondialisation des échanges. En ce sens, tenter de mener une réflexion dépassionnée sur les impasses de la diabolisation dans la pensée politique est salutaire. Le livre de Pierre-André Taguieff y contribue, même si une attention plus large à la profondeur du temps et à la variété des usages aurait représenté, n'en déplaise au père Le Pen, bien autre chose qu'un détail de l'histoire. ■